EMBLEMA XIII.

Æs Philosophorum hydropicum est,& vul lavarisepties in fluvio, ut Naaman leprosus inJordane.
(L'airain des Sages est hydropique et il veut être lavé sept fois dans le fleuve, comme Naaman le lépreux dans le Jourdain.)

Epigramma XIII.

Prœtumido languens œs turget hydrope Sophorum,
Inde salutiferas appetit illud aquas.
Utque Naman Jordane leprœ contagia movit,
Abluit lymphis terque quaterque suis :
Ergo prœcipites in aquam tua corpora dulcem,
Moxa feret morbis illa salutis opem.

L'airain des sages souffre, hydropique et bouffi :
Il désire les eaux qui portent le salut.
Comme dans le Jourdain Naaman perdit sa lèpre
Il se lave en ses propres eaux, trois, quatre fois.
Précipite tes corps au sein des douées ondes,
Ils y trouveront vite un remède à leurs maux.

DISCOURS XIII.

Que Naaman le Syrien, sur l'ordre du Prophète, se soit rendu en Judée et se soit baigné sept fois dans le fleuve Jourdain, il faut l'attribuer à sa confiance dans les paroles du prophète, mais qu'il ait été guéri de sa lèpre par cette ablution, c'est un miracle de la toute-puissance divine. Car la lèpre, qui s'attaque au sang et aux racines des membres de l'homme, est une sorte de chancre universel qui ne peut être guéri ou chassé par des lotions externes, encore moins par de l'eau froide comme celle du Jourdain. Il y a de même une espèce de miracle à ce que l'airain des philosophes souffrant d'hydropisic en soit délivré par des lotions d'eau, et qu'il soit en outre amené de l'imperfection à la perfection, de la maladie à la santé, au point de pouvoir impartir cette santé à d'autres malades. Il n'existe pas dans la nature d'autre exemple semblable et le chemin ordinaire de la nature ne la conduit pas à produire la teinture très parfaite des philosophes si elle n'est gouvernée par l'artiste et si les sujets convenables ne lui sont administrés avec l'agent externe. De même réduire les luxations n'est pas le propre de la nature, mais de l'art. Pourtant, dans la génération de l'homme, l'os sacré s'ouvre d'une façon qui tient du miracle pour que le fœtus puisse sortir comme par une porte : le Dieu Très Bon et Très Grand opère là par la nature un effet qui dépasse la nature. De même la réalisation de la Pierre peut également paraître hyperphysique bien qu'elle soit en vérité physique. C'est pourquoi le Philosophe dit dans le Rosaire : « Sache que notre pierre est aérienne et volatile, qu'elle est froide et humide dans son aspect visible, chaude et sèche dans son aspect caché. Cette froideur et cette humidité qui apparaissent sont une fumée aqueuse qui corrompt, noircit, se détruit et détruit toutes choses, fuit le feu. La chaleur et la sécheresse cachées constituent un or chaud et sec, c'est une huile très pure qui pénètre les corps ; cela ne fuit pas le feu, car la chaleur et la sécheresse de l'Alchymie teignent et rien d'autre. Fais donc en Sorte que la froideur et l'humidité aqueuse qui sont manifestées deviennent pareilles à la chaleur et à la sécheresse cachées, de manière qu'elles s'unissent, s'allient et deviennent ensemble une seule substance qui pénètre, teint, s'enfonce très profondément. Ces humidités doivent être détruites par le feu et les degrés de feu avec une douée modération, une digestion convenable et tempérée. »
Si ces paroles sont vraies, comment pourra-t-il être libéré des eaux par les eaux ? Mais il faut répondre qu'il existe certaines eaux chaudes et sèches en qualité, comme le sont nombre d'eaux thermales, dans lesquelles l'airain philosophique doit être lavé. C'est ce qu'ils veulent dire par ces mots : « Lave avec le feu et brûle avec l'eau. » Car le feu qui lave et l'eau qui brûle ne diffèrent l'un de l'autre que par le nom ; leurs effets et leurs opérations se rejoignent. Nous connaissons les méthodes essayées pour guérir les hydropiques : les priver de toute boisson pendant six mois, les ensevelir dans du sable chaud ou de la bouse de vache, les enfermer à l'intérieur ou au fond d'un four chaud, les faire transpirer, et d'innombrables autres moyens allant jusqu'aux eaux thermales desséchantes, telles que celles de Carisbad et de Wiesbaden, non loin de Mayence. De même notre malade devra être traité successivement par les eaux, l'air chaud des fours, le fumier, le sable et l'abstinence de boisson. Ce sont en effet des remèdes très efficaces dans les deux cas ; ils doivent être appliqués ici comme la. Dans tous ces traitements c'est la chaleur qui opère, fait sortir et disparaître les eaux superflues à travers leurs émonctoires et même les pores du corps. Car la chaleur extérieure excite la

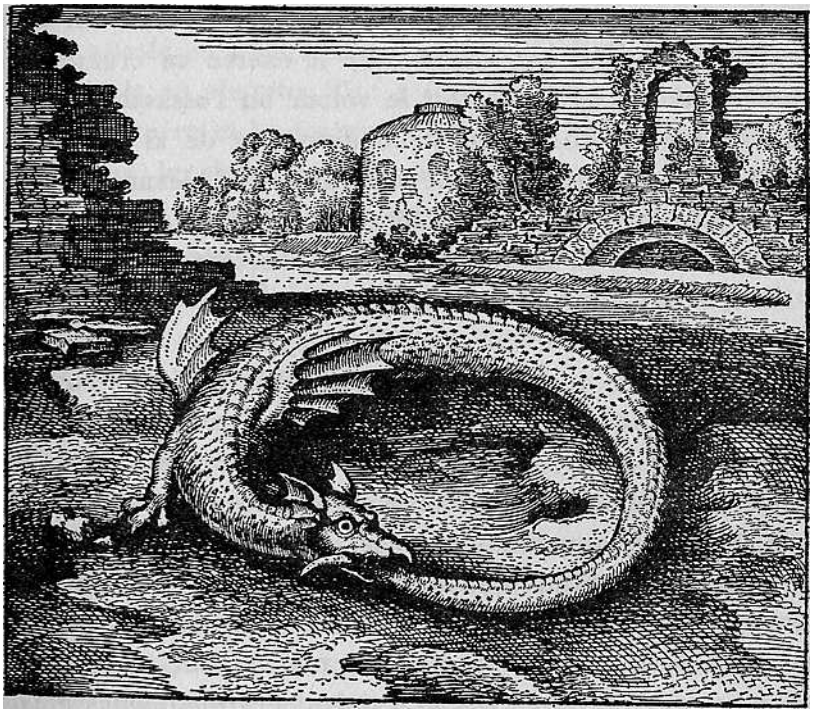
chaleur intérieure, c'est-à-dire les esprits vitaux, pour chasser comme excrément mutile l'humeur nocive qui jusque-là agissait en ennemie et supprimait la chaleur naturelle. Il faut procéder avec beaucoup de soin et de précaution dans cette cure pour éviter qu'un des viscères ne soit lésé pendant qu'on porte secours à un autre. Dans la fièvre quarte (pierre de louche du médecin, suivant Platon) nous avons vérifié que les humeurs épaisses et visqueuses comme la gomme ou la glu des arbres se rassemblent en venant des veines et de la masse sanguine et descendent par la veine cave ou grande veine jusque dans la profondeur du dos. Là elles obstruent les veines d'évacuation qui extraient du sang l'humeur séreuse, ou tout au moins elles en bouchent les portes ; le fonctionnement de ces veines s'en trouve gêné et il demeure dans le corps une plus grande quantité d'humeur séreuse, en sorte que, si l'on n'y veille, l'hydropisie peut se déclarer même si au début les autres viscères étaient intacts.

Les diurétiques ne peuvent ici servir que peu ou pas du tout ; les purgatifs moins encore, à moins qu'au bout d'un certain temps il ne se fasse une diminution et une évacuation. Les sudorifiques eux-mêmes sont manifestement nuisibles, car ils évacuent les parties les plus subtiles, n'atteignent pas les plus épaisses et, si on les continue, ruinent les forces. La nature en effet a recours d'ordinaire à cette voie pour évacuer les sérosités par les pores lorsque la voie de la vessie est obstruée. L'une est donc Scylla et l'autre Charybde ; il convient de les éviter toutes deux si l'on veut voir loin en avant. Quant à l'hydropisie qui provient d'une lésion du foie ou de la rate, elle est difficile à guérir si elle est confirmée. Mais dans l'airain philosophique la guérison n'est pas impossible puisque l'atteinte est ici accidentelle et secondaire plutôt qu'essentielle et primaire, à condition que l'on commence avec précaution comme nous l'avons dit en parlant de la quantité de liquide dans la fièvre quarte. On évitera ainsi de tomber dans la consomption en desséchant à l'excès, ou dans une hydropisie difficile à guérir en humectant trop abondamment.

EMBLEMA XIV.

Hic est Draco caudam suam devorans.

(Voici le dragon qui dévore sa queue.)



Epigramma XIV.

DirafamesPolypos docuit suarodere crura,
Humanaque homines se nutriisse dape.
Dente Draco caudam dum mordet & ingerit alve,
Magna parte sui fit cibus ipse sibi.
Ille domantus erit ferro, fame, carcere, donec
Se voret & revomat, se necet & pariat.

Aiguillonné par la sinistre faim, le poulpe
Ronge ses membres, et l'homme se repaît de l'homme.
Tandis que le dragon mord et mange sa queue,
Il a pour aliment une part de lui-même.
Dompte-le par le feu, la faim et la prison ;
Qu'il se mange et vomisse, et se tue et s'enfante.

DISCOURS XIV.

Les Anciens ont affirmé que le serpent qui a dévoré un autre serpent devient un dragon, car il exerce sa cruauté sur sa propre race, comme le fait le voleur ou l'assassin. On sait qu'en Afrique il en est de si nombreux et de si gros qu'ils dévorèrent une grande partie de l'armée d'Alexandre. Chez les Asacliéens, peuple de l'Ethiopie, il en naît de très grands, qui, entortillés a la façon de claies, s'efforcent, de leurs têtes dressées, d'atteindre de meilleures nourritures. Les rois des Indes nourrissaient, dit-on, deux dragons, l'un de quatre-vingts, l'autre de quatre-vingt-dix coudées de taille. Il résulte en outre d'une observation faite par des auteurs de notre époque que l'on rencontre encore des dragons semblables près de l'Angola, et qu'ils peuvent égaler d'énormes mâts de navires. On rapporte de môme que des montagnes de l'Inde et de l'Afrique renferment une grande abondance d'or, mais qu'elles sont gardées par des dragons de manière que nul n'atteigne l'or et ne l'emporte. Les dragons en effet se rassemblent au bord des sources et des ruisseaux qui descendent des montagnes et, par la même occasion, ils montent la garde auprès de l'or. C'est pourquoi les philosophes placent tant de dragons et de serpents auprès de leurs trésors, comme la Toison d'or, le Jardin des Hespérides, et aussi auprès d'autres parmi leurs personnages ou sujets chymiques, Cadmus, Saturne, Esculape, Mercure dont le caducée est ceint de deux serpents, mâle et femelle. Par les dragons ils n'entendent rien d'autre que les sujets chymiques. C'est pourquoi ils déclarent : « Les montagnes donnent Rebis et des dragons, la terre donne des fontaines. » Ils ajoutent que le dragon dévore sa queue, faisant allusion à sa faim extrême. D'autres l'interprètent de l'année qui revient sur elle-même et décrit un cercle, mais cette image fut d'abord appliquée par les philosophes chimiques à leurs sujets. Par ce dragon ils veulent signifier le serpent qui dévore un autre sujet de son espèce et qui est proprement appelé soufre, comme cela est attesté en d'innombrables endroits. Lulle déclare dans son Codicille au chapitre 31 : « C'est là le soufre, mon fils, et ce sont la vipère et le dragon qui dévorent leur queue, le lion rugissant et le glaive acéré, qui coupe, tue et brise toutes choses. » Et le Rosaire : « Le dragon ne meurt pas s'il n'est tué avec son frère et sa sœur. » Et un peu plus loin : « Le dragon est l'argent-vif extrait des corps qui possède en lui corps, âme et esprit. Cette eau reçoit encore le nom d'eau fétide après la séparation des éléments. »

On raconte que le serpent dévore sa queue parce qu'il absorbe la partie de lui-même qui est mouvante, vénéneuse et humide, si bien que, sans queue, il paraît ensuite plus volumineux et plus lent, car son mouvement et son agilité ont en grande partie leur origine dans sa queue. Tous les autres animaux s'appuient sur des pattes, mais les serpents, les dragons et les vers de ce genre remplacent les pattes absentes en contractant et en déployant leur corps ; comme l'eau répandue, ils décrivent des cercles déterminés, s'inclinant tantôt d'un côté et tantôt de l'autre, ainsi qu'on peut le voir de la plupart des fleuves qui, à la manière des serpents, infléchissent leur cours et le courbent en cercles. Ce n'est donc pas sans raison qu'ils ont donné à l'argent-vif le nom de serpent et qu'ils ont attribué des serpents à Mercure, puisqu'il semble traîner une queue et qu'il s'élance tantôt d'un côté tantôt de l'autre, avec une masse mouvante. Car comme le serpent se glisse, ainsi fait Mercure qui pour cette raison possède des ailes aux pieds et à la tête. En Afrique, dit-on, les serpents sont ailés et ils dévasteraient tout s'ils n'étaient ravagés par l'ibis. C'est pourquoi l'ibis est rangé au nombre des

images sacrées de l'Egypte » en raison à la fois des services manifestes qu'il rend à tout le pays et d'une propriété cachée comprise seulement de quelques-uns.
On dit que ce dragon, après s'être mordu la queue, rejette sa vieille peau et en reçoit une nouvelle en même temps que la jeunesse, si bien que la nature a concédé une plus grande longévité non seulement aux corneilles, aux corbeaux, aux aigles et aux cerfs, mais aussi à la race des serpents. La fourmi en vieillissant acquiert des ailes, comme aussi de nombreux vers. L'homme, lorsqu'il vieillit, est confié à la terre et, renaissant à partir de la terre, il sera consacré à la vie éternelle. Avec n'importe quel serpent brûlé on fait une poudre qui se révèle très efficace contre tous les poisons».
L'on doit faire un antidote à l'aide de ce dragon une fois qu'il a dévoré sa queue (appendice ordinairement amputé chez les vipères), et ce sera un très puissant remède (alexipharmacon) contre les maux de la fortune et du corps.

EMBLEMA XV.

Opus siguli, consistens in sicco & humido, te doceat.

(Que l'œuvre du potier, qui se compose de sec et d'humide, t'instruise.)

Epigramma XV.

A spice celeri sigulus sua vasa figuret
Axerotœ, argillam dum pede miscet aquœ
In binis illi est siducia rebus, ut humor
Pulveribus siccis temperet arte sitim.
Sic quoque tu facies exemplo doctior isto,
Terram aqua ne superet, nec superetur humo.

Vois comme le potier d'un mouvement rapide
Meut l'axe de sa roue pour façonner ses vases.
Du pied, il mêle l'eau à l'argile, et tempère
A chaque instant la soif de cette poudre sèche,
Fondant son art entier sur ces deux éléments.
Instruit par cet exemple, imite-le ; prends soin
Entre la terre et l'eau de garder l'équilibre.

DISCOURS XV.

De même que notre globe a pris la forme d'un corps rond par l'effet de l'union étroite de la terre et de l'eau, ainsi l'œuvre du potier paraît tout particulièrement composée des mêmes cléments, le sec et l'humide, de manière que l'un soit tempéré par l'autre. Si la terre était sans eau, l'océan, la mer, les lacs, les fleuves, les fontaines n'existeraient pas auprès d'elle ; elle-même ne porterait aucun fruit, mais demeurerait stérile. D'autre part si l'eau n'était pas recueillie dans les cavités de la terre mais entourait celle-ci, elle couvrirait facilement la terre entière, qui demeurerait inhabitable. Mais comme l'une a pénétré dans l'autre d'une façon tout amicale et que grâce a leur mutuelle étreinte l'eau a modéré la sécheresse de la terre et la terre l'humidité de l'eau, la fertilité et la commodité de chacun des deux éléments sont mises en lumière. De semblable manière le potier mélange du limon à l'eau pour en faire une masse propre à être modelée ; il façonne celle-ci à l'aide de sa roue et l'expose à l'air pour qu'elle se dessèche peu a peu. Puis il ajoute la violence du feu afin que ses vases acquièrent une dureté convenable et s'affermissent en une pierre durable, capable de résister à l'eau et au feu.

Les philosophes attestent que l'on procède de la sorte dans l'œuvre naturelle et qu'il faut donc prendre exemple sur les potiers. Dans les deux cas il y a une grande affinité entre le sec et l'humide, c'est-à-dire entre la terre et l'eau. Mais nous ne doutons pas que le mode de cuisson ainsi que la matière et la forme des éléments qui doivent être mis en composition ne diffèrent considérablement. Les terres cuites des potiers ont une forme artificielle ; la teinture des philosophes possède une forme entièrement naturelle, dont la noblesse l'emporte d'autant plus sur celle des vases que la matière est plus excellente. Dans les deux cas il s'agit certes d'un ouvrage de terre, mais dans l'œuvre philosophique il n'est rien, dit-on, qui ne réclame le ciel de l'air, tandis que dans Vautre domine une terre grasse et impure. Dans les deux cas le résultat est une pierre, ici commune, et là, philosophique. Abusée par ce nom, une certaine personne enferma dans un panier pour une durée déterminée une grande quantité de pierres artificielles ou briques et dans un autre des silex blanchâtres ; elle procéda sur ces pierres à des conjurations diaboliques, au moyen desquelles les unes auraient dû être converties en argent et les autres en or pur. Elle pensait que c'était là les pierres des philosophes et avait dépensé une grande somme d'argent pour acheter en même temps diverses choses et s'attendait à obtenir au bout du temps fixé de l'argent et de l'or nouveaux ; mais comme rien n'apparaissait et que les pierres ne s'étaient pas changées en l'or qu'on espérait, la mort mit un terme à sa confusion. On ne doit pas en effet rechercher l'or et l'argent là où ils ne sont pas naturellement contenus, car la magie diabolique n'a pas sa place dans ces œuvres divines, mais diffère d'elles autant que son auteur diffère d'un homme de piété et de dévotion, et l'enfer du ciel.

De même, si l'on avait la véritable pierre philosophale, on ne devrait pas se persuader de pouvoir réaliser grâce à elle des choses impossibles, suivant l'avertissement d'Isaac, car nul n'est contraint à des choses impossibles, que ce soit par les lois de la nature ou par celles de la Cité. Que chacun examine donc lui-même, lorsqu'on parle de la transmutation de gemmes ou de la malléabilité conférée au verre au moyen de la pierre, si ce sont là des effets possibles et conformes à la nature ou non. Geber affirme que les philosophes ont dit beaucoup de choses par allégorie et que lui-même, là

où il s'est exprimé clairement, n'a rien dit ; que, par contre, il a dit la vérité lorsqu'il a utilisé des figures, cachant en quelque sorte le grain sous la paille. Ce que l'on sème, on le récoltera ; c'est ce qui a lieu dans le monde végétal et animal, bien que parfois les semences donnent naissance à des espèces différentes. Il faudra examiner si ce principe s'applique aux métaux, bien qu'ils ne se propagent pas au moyen de semences. Ici il n'y a que des parties homogènes, soufre et argent-vif, là elles sont hétérogènes ou organiques. Ici il n'y a pas de réceptacle pour les semences, là il en existe un ; ici on ne rencontre ni nutrition, ni augmentation, ni extension dans toutes les dimensions ; là elles existent au plus haut point. En outre les métaux sont des poids élémentés qui ne connaissent que la mixtion ; les autres corps, en plus de la mixtion, reçoivent une âme végétative et sensitive. Cependant il est vrai, sans aucun doute, qu'il existe dans les lieux souterrains quelque chose qui n'est pas encore de l'or mais qui en deviendra par l'œuvre de la nature, au bout de mille ans. Qui niera qu'il y ait là une semence analogue de l'or ? Comme l'or et la nature aurifique sont de même origine, bien que la forme de celle-ci soit plus noble, une fois qu'on aura reconnu la semence de l'or, on connaîtra également celle de cette nature. Les philosophes affirment que c'est le sec et l'humide, c'est-à-dire le soufre et l'argent-vif, et qu'on doit la demander, très pure à deux montagnes.

EMBLEMA XVI.

Hicleo, quas plumas non habet, alter habet.

(Les plumes dont l'un de ces Lions est dépourvu, l'autre les possède.)

Epigramma XVI.

Victor quadrupedum LEO pectore fortis & ungue
Absque metupugnat, diismulatque fugam :
Aligeram cui tu pedibus conjunge Leœnam,
Quœ volat & secum vult revelare marem :
Ille sed immotus stat humo, retnet que volantem ;
Hœc tibi naturœ urœ monstret imago viam.

Vainqueur des quadrupèdes, le Lion, cœur et griffe puissants,
Sait combattre sans peur et déguiser sa fuite.
Tu placeras sous lui une Lionne ailée
Qui vole, et dans son vol veut emporter le mâle.
Mais lui se tient à terre immobile et l'arrête.
Par cette image, apprends le chemin de nature.

DISCOURS XVI.

Le Lion, comme le fait connaître l'expérience, surpasse les autres animaux, non seulement par sa taille et sa vigueur corporelle, mais, plus encore, par sa générosité. Si, au cours d'une chasse, il est aperçu, il rougit de tourner le dos et recule peu a peu lorsqu'il est accablé par le nombre. Mais une fois hors de la vue des chasseurs, il prend rapidement la fuite, estimant (me d'être caché le préserve de la honte. Il s'abstient de Lundi en fuyant, mais non quand il poursuit une proie. Ses os sont solides et bien loin d'être vides. On les dit si durs que, lorsqu'on les heurte, ils produisent du feu, comme l'acier et le silex. Il redoute par-dessus tout le feu. Il paraît tirer sa substance de la nature du soleil. Par son impétuosité et sa chaleur il l'emporte sur tous les autres animaux, comme le soleil l'emporte sur les astres. En outre ses yeux apparaissent toujours enflammés et largement ouverts, comme le soleil regarde la terre d'un œil largement ouvert et enflammé. La lionne combattant pour ses petits fixe les yeux à terre, pour ne pas s'effrayer à la vue des épieux. Lorsque le lion flaire l'adultère du léopard, il livre au supplice la lionne infidèle et s'élance de toutes ses forces pour se venger. C'est pourquoi la lionne lave dans un fleuve sa faute et l'odeur de celle-ci ou bien, se sentant coupable, elle accompagne son amant dans sa fuite.

Les philosophes, contemplant la nature admirable de cet animal, ont présenté diverses allégories, qui sont comme des écritures hiéroglyphiques attestant leur œuvre secrète. Ayant constaté que le lion est un animal constant, ferme, sans ruse ni soupçons, ils lui ont assimilé la partie la plus noble de leur composition philosophique. Comme lui, elle ne fuit pas. Les os du lion sont solides. De même elle est fixe et ne connaît pas la défaite. De même que la lionne n'est pas toujours libre et a l'abri du reproche d'adultère, la Lune ou Mercure n'est pas exempte de toute tache, mais elle est unie par les ignorants tantôt à telle matière, tantôt à telle autre, et ce qui est ainsi réalisé est une union adultère entre des matières de nature discordante plutôt qu'un véritable mariage. Les petits du léopard et de la lionne ne possèdent pas de belles crinières autour du col et des épaules ; cette parure est réservée aux enfants qui ont été conçus du lion. Que l'on unisse donc la lionne philosophique à son époux légitime, et il naîtra un lionceau authentique et généreux que l'on reconnaîtra facilement à la griffe. On ne doit pas prendre n'importe quelle lionne, mais une lionne ailée capable d'engager le combat avec le lion, confiante en l'agilité de ses plumes : elle peut ainsi éviter d'être anéantie par l'excessive colère du mâle et, dans le cas où il entrerait en fureur sans motif, projeter de fuir. En effet pendant qu'il s'efforce de la retenir alors qu'elle veut s'enfuir, il s'éprend a son égard d'un amour plus vif, l'amitié succédant à la querelle.

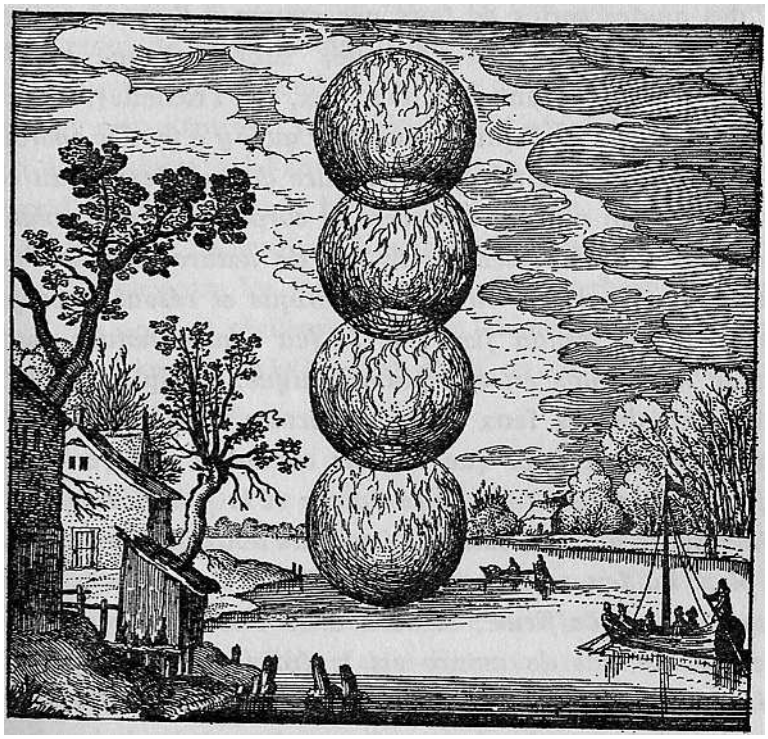
Mais, dira-t-on, qui a jamais vu une lionne ailée, et de quelle utilité les plumes auront-elles pu être pour une lionne ? Près du mont Cythéron est une vallée profonde dans laquelle on ne voit que des lionnes ailées. Au sommet de la même montagne habite un lion rouge de la même espèce que le lion tué par Hercule. Il faut donc capturer ce lion, le conduire dans la vallée, et là il s'unira bientôt à la lionne. Celle-ci de son côté se laissera vaincre facilement comme l'égale par son égal. Ensuite il faudra les élever tous deux de cette vallée au sommet de la montagne, et dès lors ils ne se fuiront plus jamais mutuellement, mais demeureront toujours unis ensemble par un pacte inviolable. La capture des lions n'est pas aisée, je l'avoue ; elle est entourée de nombreux périls ; il faudra

cependant l'entreprendre. Le lion ne prend pas sa nourriture avec la lionne, mais il erre à part, assure-t-on. C'est pourquoi ils doivent être recherchés et chassés séparément. Mais si l'on se procure des petits lionceaux au moment où ils commencent a pousser leurs griffes, c'est-à-dire deux mois après leur naissance, et qu'on les unit lorsqu'ils sont devenus adultes, comme nous l'avons dit, la chose sera exempte de tout péril. Ils naissent à la saison du printemps, chose que l'on doit observer, et les yeux ouverts. Comme, après la naissance, les lions suivent pour entrer un chemin oblique, afin d'éviter que l'on ne découvre leur couche, on devra les rechercher et enlever leurs petits avec le maximum de précaution et de soin.

EMBLEMA XVII.

Orbita quadruplex hoc regit ignis opus.

(Le quadruple globe régit cette œuvre du feu.)



Epigramma XVII.

Naturœ qui imitaris opus, tibi quattuor orbes
Quœrendi, interius quos levis ignis agat.
Imus Vulcanum referat, bene monstret at alter
Mercurium, Lunam tertius orbis habet :
Quartus, Apollo, tuus, naturœ auditur & ignis,
Ducat in arte manus illa catena tuas.

Toi qui veux imiter l'œuvre de la nature,
Recherche quatre globes enfermant en leur sein
Un feu léger qui les anime. Le plus bas
T'évoquera Vulcain, et le suivant, Mercure.
La troisième orbe est le domaine de la Lune.
La plus haute, Apollon, t'appartient ; on la nomme
Feu de nature. Cette chaîne Dans l'art saura guider ta main.

DISCOURS XVII.

Les philosophes ont fait mention en de nombreux endroits des quatre sortes de feux nécessaires à l'œuvre naturelle, ainsi Lulle, l'auteur de l'Echelle, Riplée et une multitude d'autres. « Et parlant alors des feux, (dit l'Echelle), Raymond s'exprime ainsi : « Il faut remarquer qu'il y a ici des opérations contraires', car si le feu contre nature dissout l'esprit du corps fixe en eau de nuée et contracte le corps de l'esprit volatil en terre coagulée, inversement le feu de nature coagule l'esprit dissous du corps fixe en terre sphérique et résout le corps de l'esprit volatil rendu fixe par le feu contre nature, non en eau de nuée mais en eau philosophique. » Riplée parle plus clairement de ces feux dans les termes suivants : « Il y a quatre sortes de feux que tu dois connaître : le feu naturel, le feu innaturel, le feu contre nature et le feu élémentaire qui enflamme le bois. Ce sont ces feux que nous utilisons et pas un de plus. Le feu contre nature doit torturer les corps. C'est le dragon, je te l'affirme, brûlant avec violence comme le feu infernal. Le feu de nature est le troisième menstrue. Il est présent au sein de toutes choses. Nous appelons innaturel le feu occasionné, comme la chaleur des cendres et des bains destinée à putréfier. Sans ces feux tu n'amèneras rien à la putréfaction de manière que ta matière soit séparée et à la fois proportionnée à une nouvelle conjonction. Fais donc à l'intérieur de ton verre un feu qui brûle mieux que le feu élémentaire. » Telles sont leurs paroles.

On parle ici de feux parce qu'ils possèdent une vertu ignée, le feu naturel en coagulant, le feu innaturel en dissolvant, le feu contre nature en corrompant, et le feu élémentaire en fournissant la chaleur et le premier mouvement. On observe entre eux un ordre selon lequel ils s'enchaînent ; le second est excité à agir par le premier, le troisième par le second, le quatrième par le troisième et le premier à la fois. Ainsi l'un est agent et l'autre patient, et le même est à la fois agent et patient selon le point de vue. Ce que l'on observe dans les anneaux ou les poinçons de fer reliés entre eux par un aimant et rattachés par une attraction mutuelle se voit aussi dans ces feux. Le feu élémentaire, tel l'aimant, envoie sa puissance à travers le second, et le troisième jusqu'au quatrième, et le premier les unit et les fait demeurer reliés l'un à l'autre, jusqu'à ce que l'action interne entre les feux supérieurs soit achevée. Le premier est, de nom et réellement, le feu élémentaire. Le second est air ou aérien, le troisième est d'eau ou de nature lunaire, le quatrième, de terre.

Il est superflu de parler du premier, car il est connu de tout ce qui voit et touche. Les trois autres sont dragons, menstrues, eaux, soufres et mercures. On les dit dragons, car ils sont dotés de venin, dévorent les serpents de leur race, usent et altèrent les corps qui leur sont mêlés, c'est-à-dire coagulent et dissolvent. Ils sont appelés menstrues, car le fœtus philosophique est produit et nourri par eux jusqu'à sa naissance. Lulle, au Livre de la Quinte Essence (3e distinction), mentionne un double menstrue, végétal et minéral. Riplée, dans la préface des Portes, le veut triple ; mais en réalité tous ne font qu'un et se rejoignent. De tous en effet est engendré le fœtus, et son eau blanche précède sa naissance ; cette eau n'appartient pas à la substance du fœtus, mais à ce qu'il a de superflu ; il faut donc la séparer. Les feux sont encore des eaux, car elles manifestent dans le feu une nature aqueuse, c'est-à-dire la fluidité et la nature liquide qui conviennent à l'eau. On sait que les eaux possèdent des propriétés admirables et diverses : certaines sont pétrifiantes et se coagulent en

tufs très propres à la construction des demeures des hommes. Les eaux des philosophes leur sont très semblables : elles durcissent et acquièrent la résistance des pierres. On leur donne encore le nom de soufres à cause de la nature sulfureuse qu'elles ont en elles. Car le soufre de la nature, mêlé à un autre soufre, devient une seule chose, deux soufres sont dissous par un seul et les soufres sont retenus par les soufres, comme Yximidius le déclare dans la Tourbe. Ce que sont les soufres, Dardaris l'indique en ces termes : « Les soufres sont les âmes cachées dans les quatre éléments ; extraites par l'art, celles-ci se contiennent l'une l'autre et s'unissent. Et si vous gouvernez et purifiez convenablement par l'eau la chose cachée qui est dans le ventre du soufre, celle-ci va à la rencontre de sa propre nature et se réjouit ; de même l'eau se réjouit de son égal. » Mosius dit de son côté : « Je vais vous dire ce que c'est : Un, certes, c'est l'argent-vif : deux, le corps composé en lui : et le troisième est l'eau de soufre qui sert à laver, à user et à gouverner l'un jusqu'à ce que l'œuvre soit achevée. » Ce que l'on a dit du soufre, il faudra l'entendre aussi du Mercure. Ainsi le même Mosius dans ce qui suit : « L'argent-vif Cambar est la magnésie, l'argent-vif ou orpiment est le soufre qui monte du composé mixte. » Mais j'arrêterai ici l'énumération de ces témoignages, car ils sont innombrables et à la portée de chacun.

Ces quatre feux sont enfermés dans des sphères ou cercles, c'est-à-dire que chacun a son propre centre duquel ou vers lequel tend son mouvement, et cependant on les observe reliés en partie par la nature et en partie par l'art, de telle sorte que l'un sans l'autre ne fait que peu de chose ou rien, et qu'en outre l'action de l'un est passion de l'autre et inversement.

EMBLEMA XVIII.

Ignire ignis amat, non aurificare, sed aurum :
(Le feu aime à enflammer, For à transformer en or.)

Epigramma XVIII.

Si quod agens fuerit naturœ, mittit in orbem
Vires atque suas multiplicare cupit.
Obiva sic ignis facit ignea cuncta, nec est res,
Absque sua causa nobile quœ det opus.
Aurum nilignit per se, nilignis in aurat,
Quodlibet agnoscit quod sibi semen inest.

Tout agent qui opère en la nature lance
Sa force en cercle et cherche à la multiplier.
Le feu brûle ce qu'il rencontre. Rien ne saurait
Réaliser une œuvre noble sans sa cause :
Si l'or ne brûle pas, le feu ne peut dorer.
Chaque chose connaît le germe qu'elle porte.

DISCOURS XVIII.

La manière d'opérer de la nature dans tous les individus de l'univers est d'employer un procédé simple pour accomplir un mouvement simple. On le voit dans l'anatomie du corps humain : un muscle n'y exerce qu'un seul mouvement d'attraction ou d'expansion, l'un étant opposé à l'autre, si bien que, lorsqu'on veut faire décrire un cercle à un membre, cela s'opère au moyen de muscles variés placés circulairement. De même l'opération du feu est unique et simple : elle est d'échauffer et d'enflammer, et même d'assimiler et de brûler toutes les choses auxquelles on l'applique, si elles sont combustibles. D'où les paroles Avicenne au Livre de la coagulation des Pierres : « Ce qui tombe dans les salines devient sel, et ce qui tombe dans le feu devient feu tôt ou tard, suivant la puissance des composants actifs et la résistance des passifs. » Il existe un lieu en Arabie qui donne sa propre couleur à tous les corps qui s'y trouvent. Ainsi chaque chose dans la nature possède une vertu infusée en elle naturellement, par laquelle elle agit sur ce qui lui est mélangé ou appliqué, en altérant sa nature et sa forme. Ce que la génération par propagation des semences est chez les végétaux et les animaux, est représenté, dans les corps simples ou composés de mélanges, par l'infusion ou l'assimilation de leur vertu.

Le soleil, lumière du ciel, projette sur la terre des rayons de lui-même qui, rassemblés dans des miroirs concaves ou ardents, démontrent qu'ils sont produits par une cause semblable et apparaissent comme des formes du soleil susceptibles d'être projetées. Il en résulte que les rayons du soleil ne sont rien d'autre qu'une flamme ignée, répandue et dispersée en une vaste étendue. Cette flamme, recueillie et de nouveau condensée en elle-même par des instruments concaves, translucides et circulaires ou par des miroirs réfléchissants, concaves et en acier, brille comme la flamme et brûle tout ce qu'elle rencontre. De la même manière, dans un certain corps élémenté, est dispersée une certaine vertu semblable à une vapeur. Si on la rassemble et qu'on l'attire en une seule chose, elle devient eau et cette eau devient terre. C'est pourquoi Avicenne dit, à l'endroit cité plus haut : « De l'eau se fait la terre, elle est vaincue par les qualités de la terre, et inversement. Il est en effet une certaine chose dont se servent quelques hommes ingénieux lorsqu'il veulent coaguler une chose sèche : elle est composée de deux eaux et est appelée lait de vierge, parce que son effet est très assuré. » Telles sont ses paroles. Il en est qui s'engagent à pouvoir doubler ou multiplier la puissance de la pierre magnétique ; nous avons vu une de ces pierres incluses dans un poids d'argent d'une livre à peine qui attira et porta une ancre de fer de vingt-huit livres. Cela n'aurait pas été possible s'il n'y avait eu en elle une vertu augmentée et rendue plus forte, ce qui se fit sans aucun doute en rappelant en quelque sorte les forces dispersées en un seul point ou pôle, ou en les attirant d'un grand corps dans un plus petit.

Il s'en trouve d'autres pour affirmer qu'il est possible d'infuser et de retenir l'émanation sulfureuse de Saturne dans le mercure vulgaire jusqu'à ce que celui-ci se coagule, et de réaliser ainsi une pierre plombifique qui transforme d'une façon continue le mercure commun en plomb. Certains se vantent de savoir faire du cuivre à partir de l'odeur de cuivre au moyen de l'antimoine ou de son régule étoile, et d'avoir même ainsi réalisé tous les métaux en l'espace de temps nécessaire pour manger un œuf. On doit leur accorder le crédit qu'ils méritent, bien qu'il ne me paraisse y avoir là rien de

vraisemblable. Plus audacieux, sinon nécessairement plus heureux, sont ceux qui s'efforcent de tirer l'or de l'or, suivant la parole du Poète d'or : « Qui a au cœur le désir de l'orge sème précisément de l'orge, mais c'est dans l'or qu'est la semence de l'or ». Chaque chose dans la nature possède certes un certain pouvoir de se multiplier, mais celui-ci ne s'actualise que dans les végétaux et les animaux, et nullement dans les métaux minéraux, pas plus ceux qui sont enfouis dans la terre que les météores. Parmi les plantes, certaines, nées d'une petite graine, donnent couramment mille graines ou plus, se multipliant et se propageant de cette manière, et cela chaque année. Les animaux aussi ont une progéniture selon la nature de chacun. Mais pour ce qui est de l'or, l'argent, le plomb, l'étain, le fer, le cuivre ou l'argent-vif, jamais on ne les a vus se multiplier de cette façon, bien qu'on les rencontre très souvent transmués l'un dans l'autre et ennoblis. Cependant les philosophes affirment que le principe de la transformation en feu réside dans le feu, de même que celui de la transformation en or se trouve dans l'or : mais on recherche la teinture au moyen de laquelle l'or se fait. Il faut la rechercher dans ses propres principes et ses générations, et non dans les principes de corps étrangers. Car si le feu produit le feu, le poirier, un poirier, et le cheval, un cheval, de même le plomb engendrera du plomb, et non de l'argent, et l'or engendrera de l'or et non une teinture. De plus, les philosophes possèdent un or à eux, et ils ne nient pas qu'il doive être ajouté comme ferment à la pierre aurifique, à la fin de l'œuvre, mais ils déclarent qu'il est également requis d'une façon nécessaire. Car le ferment transforme le corps fermenté en sa propre nature et sans lui toute la composition ne parviendrait jamais à la perfection.

EMBLEMA XIX.

Si de quattuor unum Occida, subito mortuus omnis erit.

(Si des quatre tu en fais périr un, aussitôt tous seront morts.)

Epigramma XIX.

Bis duo stant fratres longo ordine, pondera a terræ
Quorum unus dextra sustinet, alter aquæ :
Aeris at que ignis reliquis est portio, si vis
Ut vereant, unum tumodo morte premas :
Et consanguino tollentur funere cuncti,
Naturæ quia eos mutua vincla ligant.

Quatre frères se tiennent en une longue file :
Tout le poids de la terre est aux mains du premier ;
Les autres ont pour part l'eau, l'air, le noble feu.
Pour les faire périr cause la mort d'un seul.
Unis dans un commun trépas ils disparaissent,
Car la nature les lia d'étroites chaînes.

DISCOURS XIX.

Suivant la fable imaginée par les poètes, Géryon était un roi d'Espagne doté d'un triple corps ; il possédait des bœufs de couleur pourpre à la garde desquels étaient préposés un chien bicéphale et un dragon à sept têtes. On dit que Géryon est le fils de Chrysaor, né lui-même du sang de Méduse, et que le Dragon est l'enfant de Typhon et d'Echidna. Comme ces contes, si on les prend à la lettre, ne s'accordent à aucune vérité historique ou matérielle mais qu'ils confirment toutes les allégories chimiques, c'est à bon droit que nous les avons ajoutés a celles-ci. Par le triple corps de Géryon nous entendons trois faces vues en un seul père, selon le sentiment d'Hermès, ou, comme le veulent d'autres, quatre faces qui se rapportent aux quatre éléments. Du carré en effet il faut faire un triangle, et de même qu'un cercle a donné naissance au carré, le triangle doit revenir à la forme circulaire. II règne entre les corps de Géryon et les éléments une telle consanguinité, une telle conjonction naturelle, que si l'on a vaincu ou tué l'un d'eux, les autres tombent et se putréfient d'eux-mêmes, sans qu'on ait a fournir un effort manuel quelconque.

A propos des êtres au corps double il est connu que si l'un meurt, l'autre dépérit de son côté. Ainsi nous avons vu en Italie un enfant de quatre ans doté d'un double corps, qui cachait dans son propre corps la tête de son frère qui lui était accolé ; les autres organes pendaient jusqu'à l'ombilic où ils étaient reliés, nés ensemble. Et si l'on touchait avec une certaine force dans la région des pieds ou des mains celui qui formait excroissance et qui était porté par l'autre, étant beaucoup plus petit, le plus grand éprouvait de la douleur, de même qu'il sentait la faim si le petit était privé de nourriture. Telle est l'alliance étroite, la sympathie de nature selon laquelle les membres et les parties d'un corps unique ou né lié à un autre ont des rapports entre eux et sont affectés en eux-mêmes les uns par les autres. Si l'un est sain et indemne, les autres ne demeurent pas forcément sains et indemnes, mais si l'un est atteint, les autres souffrent avec lui et périssent du même mal. Ainsi lorsque quelqu'un réalise un gain important, son voisin n'en tire aucun avantage, mais s'il subit un incendie, il en résulte pour le voisin beaucoup de mal. Car si le mur du voisin est en feu, l'affaire te concerne.

Que le meurtre de l'un des quatre frères entraîne la mort des trois autres, une telle proposition ne sonne pas faux, car cela peut se produire de plusieurs manières : ou bien, nés simultanément du même père et de la même mère, ils ont connu des fins d'existence identiques, comme l'avaient été leurs débuts, ainsi que nous l'avons lu à propos de certains hommes, en raison peut-être de l'inclination des astres ; ou bien parce qu'ils adhèrent l'un à l'autre non seulement par l'esprit mais aussi par les membres du corps ; ou bien par l'épouvante de l'esprit, une vive imagination, au cours d'une épidémie ; ou bien encore à la suite d'un vœu scellant une alliance. En Inde, sous la domination du fameux grand Mogol (celui qui y règne actuellement est le neuvième descendant de Tamerian), habite un peuple païen portant le nom de Pythagoriciens qui, depuis les temps antiques jusqu'à ce jour, observe cette coutume que, si le mari vient à mourir, sa femme est brûlée par le feu, ou, comme cela se passe aujourd'hui, vit dans le plus complet déshonneur, abandonnée de tous et comme tenue pour morte. Le but de cette institution fut d'empêcher que les femmes ne portent atteinte à la vie de leurs maris par le poison si elles ne voulaient pas mourir elles-mêmes.

Ainsi, dans l'œuvre philosophique, lorsque l'un des frères meurt, les autres périssent par le feu, non

sous la contrainte mais spontanément, pour que les survivants ne demeurent pas dans la tristesse et le déshonneur. Et si l'on frappe l'un d'eux avec un bâton, un fer ou une pierre, il entreprendra une guerre intestine avec ses frères, comme on le voit dans l'histoire des fils de la Terre nés des dents du dragon, lorsqu'ils se dressèrent contre Jason et ailleurs encore contre Cadmus, et ainsi tous s'entre-tuent et tombent. Touche en effet ou blesse celui qui porte l'air, et lui-même se dressera contre deux à la fois, ceux qui sont le plus proches de lui, le porteur d'eau et le porteur de feu, mais ceux-ci s'opposeront à la fois au porteur de terre et à celui qui entama le premier combat, jusqu'à ce qu'ils s'infligent et reçoivent des blessures mutuelles par lesquelles ils s'éteignent. On les a en effet comparés à des frères, car plus forte et plus vive est leur affection, plus ils sont irréconciliables une fois qu'ils ont commencé à se haïr ; alors ils se poursuivent jusqu'à la mort, de même que le miel le plus doux engendre la bile la plus amère dans un estomac trop échauffé ou un foie corrompu. Tue donc le vif, mais de manière à ressusciter le mort, sinon cette mort de la victime ne t'aura servi à rien. Car la mort le révélera au moment où il ressuscitera, et la mort, les ténèbres et la mer s'enfuiront loin de lui, comme Hermès l'atteste, et le dragon qui gardait les ouvertures fuira les rayons du soleil ; notre fils qui était mort vit et, Roi par le feu, vient. Belin fait entendre la même chose dans sa métaphore citée par le Rosaire lorsqu'il dit : « Et que ceci se réalise, lorsque tu m'auras extrait en partie de ma propre nature et que tu auras extrait en partie mon épouse de sa nature, et qu'ensuite vous fassiez mourir les natures, et nous nous levons selon une résurrection nouvelle et incorporelle, car ensuite nous ne pouvons pas mourir. »

EMBLEMA XX.

Naturam natura docet, debellet ut ignem.

(La nature enseigne à la nature à combattre le feu.)

Epigramma XX.

Flamma vorat quœ cuncta, velut Draco, gnaviter ursit
Virginis eximium vi superare decus :
Hinc lachrymis suffusa viro dum forte videtur,
Ille fuit miserœ ferre paratus opem.
Protinus hanc clypeo velans contendit in hostem,
Et docuit tantas spernere mente minas.

La flamme, ce dragon qui tout dévore, brûle
D'altérer la beauté charmante de la vierge.
Elle est baignée de pleurs, quand un homme la voit,
Court à l'infortunée en lui offrant son aide ;
Lui tendant son écu, il marche à l'ennemi
Et lui enseigne à mépriser de tels assauts.

DISCOURS XX.

C'est, chez les philosophes, un symbole commun et un signe de reconnaissance mutuelle, que la nature guide la nature, l'enseigne, la gouverne, la domine, comme la maîtresse son élevé, la dame sa suivante, la reine sa sujette, disons même la mère sa fille et la parente sa parente. L'expérience quotidienne montre le degré de vérité de cet adage dans l'éducation des enfants, parmi les hommes et dans d'autres actions comme l'enseignement des lettres, l'exercice de l'autorité, etc. Pline dit des rossignols que, tandis qu'ils chantent, ils s'instruisent mutuellement, s'écoutent, s'observent, s'imitent, se vainquent, se plaignent lorsqu'ils sont vaincus, et que, parfois, l'un d'eux ayant connu la défaite, sa gorge se brise, il périt et tombe au milieu de son chant. Nous voyons aussi comment les oiseaux de toutes espèces habituent et préparent progressivement au vol leurs petits encore tendres et démunis de plumes, pour que non seulement la nature, mais également l'art et l'expérience placent en eux l'habitude du vol, bien que seule la nature leur ait donné le pouvoir et les organes nécessaires pour exercer cette action, sans lesquels ni l'apprentissage ni l'art n'auraient de place ou de fondement. Ainsi la jument apprend la course aux poulains, le chien enseigne à ses petits à aboyer, le renard montre ses tours aux siens. On ne rencontre aucune nature, aucune espèce naturelle, animée et sensible, qui ne conduise, instruise et gouverne une antre nature, à savoir ses petits, et qui ne souffre d'être dominée de son côté par une autre nature, sa mère. Chez les végétaux nous ne remarquons pas de règle semblable ; on observe cependant que l'habitude et la main de l'homme ont sur eux un grand pouvoir. Car pendant que la moisson est en herbe, on peut la débarrasser des chardons inutiles et de l'ivraie, pendant que l'arbre est encore une tige mince on peut le couper et le contraindre à volonté pour le faire croître,

De même dans les métaux et les sujets philosophiques une nature en maintient une autre dans le feu, l'y conserve et l'y protège. Cela est connu des fondeurs et des vérificateurs de métaux, maîtres de choix dans le domaine des choses naturelles. Lorsque l'argent et l'or sont encore tendres et spirituels, comme ils disent, mélangés dans leurs minières à la cadmie, l'arsenic et l'antimoine ravisseur, le fer qu'on leur ajoute est d'une grande utilité et remplit l'office d'accoucheur, si on le jette dans le feu des fours avec les minerais à brûler. Pareillement, si le fer lui-même doit être transformé en acier, on le protège, pour qu'il ne soit pas consumé, au moyen de cailloux blancs trouvés sur le bord de la mer. Certains, pour empêcher que les poudres métalliques que l'on veut rendre liquides ne soient détruites par un feu excessif, jettent dessus de la poudre de verre cristallin, ou fiel de verre. Les philosophes utilisent à la place leur Eudica qui, selon Morien, « est aussi du fiel de verre et doit être cherchée dans des vases de verre. La chaleur du feu, en effet, consume rapidement le corps lui-même» mais on y ajoute de l'Eudica ; celle-ci mettra à l'abri de toute combustion les corps changés en terre. En effet lorsque les corps ne retiennent plus leurs âmes, ils sont rapidement consumés : mais l'Eudica (fèces du verre), convient parfaitement à tous les corps ; elle les vivifie, les adapte et les défend de toute combustion ». Telles sont les paroles de Morien le Romain. C'est donc la nature qui apprend à une autre nature à combattre contre le feu, et a s'accoutumer à lui ; c'est la maîtresse qui instruit son élève, et, si l'on observe bien, la reine qui gouverne sa sujette et la fille qui anoblit sa mère. C'est le serviteur rouge qui est uni par le mariage à sa mère odoriférante et engendre d'elle

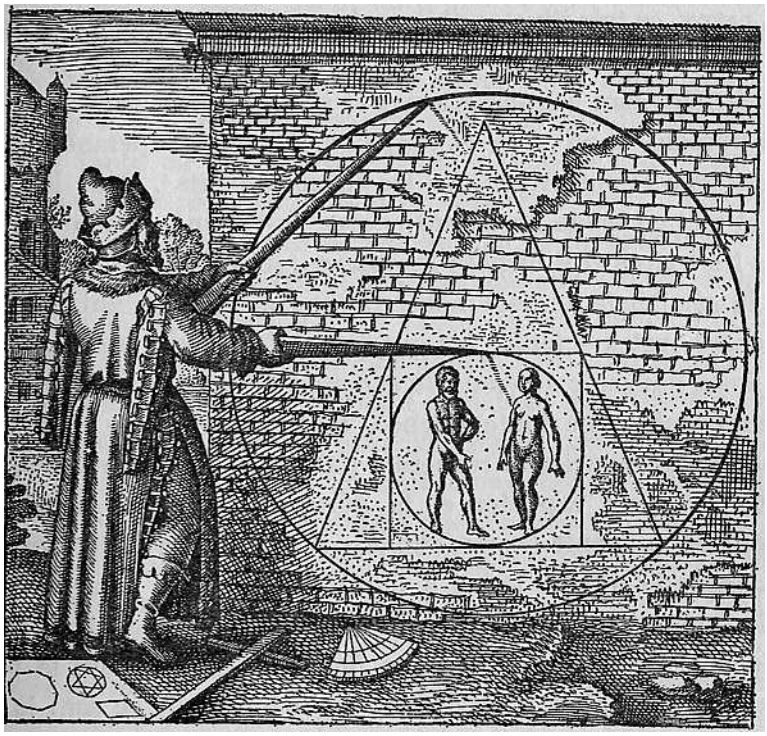
une descendance beaucoup plus noble que ses parents. C'est Pyrrhus, le fils d'Achille, jeune homme à la rouge chevelure, au vêtement d'or, aux yeux noirs, aux pieds blancs. C'est le chevalier au collier, armé du glaive et du bouclier contre le dragon, afin d'arracher de sa gueule la vierge inviolée Albifica surnommée Beya ou Blanche. C'est Hercule, le tueur de monstres, qui libéra Hésione, fille de Laomédon, exposée à l'horrible monstre marin. C'est l'illustre Persée qui défendit contre le monstre marin Andromède, fille de Cassiopée et de Céphée, roi des Ethiopiens et, l'ayant délivrée de ses liens, fit d'elle son épouse. Il peut être comparé aux antiques libérateurs et purificateurs romains, M. Curtius, L. Scaevola, Horatius Codés, Manlius Capitolinus et leurs semblables, étant donné qu'il délivre, comme eux, des périls une ville, qui est en quelque sorte sa mère.

Telles sont en effet la manière d'agir et la voie de la nature lorsqu'elle poursuit la perfection d'une œuvre quelconque, qui est de faire sortir une chose d'une autre, la plus parfaite de la moins parfaite, et de la faire passer de la puissance à l'acte, sans tout accomplir en même temps, mais en faisant une chose après une autre. Et non seulement cela, mais surtout elle institue aussi un Vicaire d'elle-même à qui elle confie le pouvoir de vie et de mort, c'est-à-dire le pouvoir de former d'autres êtres. Par exemple, dans la génération de l'homme, elle utilise un long processus qui s'étend sur dix mois, au cours duquel elle forme d'abord le cœur comme son vicaire et Je viscère principal ; [mis le cœur dessine, façonne et mène à la perfection les autres membres nécessaires à la nutrition, la vie, les sens et la faculté de génération ; il leur distribue la vie et les souffles vivifiants par la systole et la diastole, ou dilatation et compression des artères, tant qu'il n'est pas empêché par les maladies et la violence. Ainsi une nature instruit une autre nature, ce que tu devras noter et suivre comme un très clair exemple de l'œuvre philosophique.

EMBLEMA XXI.

Fac ex mare & fœmina circulum, inde quadrangulum, hinc triangulum, fac circulum & habebis lap. Philosophorum.

(Du mâle et de la femelle, fais un cercle, puis, de là, un carré, et ensuite un triangle ; fais un cerclé et tu auras la Pierre des Philosophes.)



Epigramma XXI.

Foemina masque unus siant tibi circulus, ex que
Surgat, habens aquum forma quadrata latus.
Hinc Trigonum ducas, omni qui parte rotundam
in sphœram redeat : Tum Lapis ortus erit.
Sres tanta tuœ non mox venit obvia menti,
Dogma Geometra sicapis, omne scies.

Du mâle et de la femme, fais-toi un cercle unique,
D'où surgit le carré aux côtés bien égaux.
Construis-en un triangle, à son tour transformé
En sphère toute ronde. La Pierre alors est née.
Si ton esprit est lent à saisir ce mystère,
Comprends l'œuvre du géomètre et tu sauras.

DISCOURS XXI.

Platon, ce très illustre philosophe, a enseigné que les connaissances qui sont les fondements de tous les arts et de toutes les sciences sont comme gravées et imprimées en acte dans l'esprit humain, et qu'en se les rappelant, en se les répétant, chacun peut saisir et connaître tous les enseignements. Pour le prouver il met en scène un enfant encore tout jeune, inculte et ignorant les lettres et il dispose les interrogations qui lui sont posées sur la géométrie de telle manière que l'on voit l'enfant faire des réponses justes à toutes les questions et, bon gré mal gré ou à son insu, parvenir au cœur du sanctuaire d'une science si ardue. Il en conclut que toute science, toute doctrine ne commence pas par être apprise et recueillie par les enfants, mais qu'ils ne font que se la rappeler et la dérouler dans leur esprit, au moyen du souvenir (recordatione), et il feint de rapporter ceci ù sa grande année, grâce à laquelle, selon lui, quarante-huit mille années solaires plus tôt les mêmes personnes, les mêmes actions se sont présentées d'une façon identique avant la révolution du ciel. Mais il n'échappe à personne que ce sont là des sortes de rêveries sans aucun fondement de vérité. Nous ne nions pas qu'il y ait, placées en nous, certaines étincelles des connaissances, et de pures virtualités qu'il faut actualiser par l'apprentissage et l'enseignement ; mais, qu'elles soient de telle nature et de telle importance que, sans aucune culture préalable, elles constituent les pépinières des arts et des sciences, nous refusons de l'admettre.

Mais, demanderont d'autres, d'où sont donc sortis les arts cl les sciences, si les hommes ne les ont pas découverts ? Ont-ils été transmis a l'origine du haut du ciel ou par les dieux des païens ? Je réponds qu'une chose est d'affirmer que les cendres recouvrent des braises ardentes en une quantité telle que, si seulement on les met au jour en enlevant les cendres, elles suffisent à cuire nos aliments et à chauffer nos membres refroidis, mais qu'autre chose est de dire que là sont cachées seulement de petites étincelles qui, avant d'être utilisées pour la cuisson et le chauffage, doivent être stimulées et augmentées au moyen de leurs propres aliments par l'art et l'industrie des hommes, faute de quoi elles peuvent s'éteindre facilement et être entièrement réduites à l'état de cendres froides. Cette dernière opinion est celle des Aristotéliciens et la première celle des Platoniciens. La raison et l'expérience approuvent celle-là, la fantaisie ou imagination seule s'accorde avec celle-ci. Et l'on pourrait alors demander pourquoi Platon avait fait placer à la porte de son école une inscription déclarant que l'on n'y était pas admis si on ignorait la géométrie, puisque, selon lui, même un petit enfant illettré la connaît d'une façon actuelle. Les hommes seraient-ils plus ignorants que les enfants ? Ou bien les adultes auraient-ils livré à l'oubli ce que les enfants savent ? Cette opinion ne doit pas être retenue. Nous voyons en effet la bête sans raison, instruite par la nature, redouter et éviter les dangers du feu, de l'eau, de la chute brutale et des autres occasions semblables, même si elle ne voit la lumière que depuis peu de temps, tandis que le petit enfant ne sent ni n'évite de pareilles choses tant qu'il ne s'est pas fait mal en se brûlant le doigt à la flamme d'une bougie, à la manière de la luciole qui se brûle les ailes et meurt. Pourquoi la jeune abeille, la mouche, le moucheron ne se précipitent-ils pas dans le feu, de leur vol très rapide, alors que l'expérience ne leur a pas fait connaître le péril qui en résultera pour eux ? C'est que la nature les a instruits, mais n'a pas enseigné l'homme qui vient de naître.

Si la géométrie est pour les enfants si naturelle et si aisée, comment se Fait-il que la quadrature du cercle soit demeurée inconnue de Platon, au point qu'Aristote, disciple de Platon, ait déclaré qu'elle était connaissable mais non encore connue ? Cependant les Philosophes naturels ne l'ont pas ignorée, comme le montre leur commandement de convertir le cercle en carré et le carré à son tour en cercle par l'intermédiaire du triangle. Par ce cercle ils entendent le corps le plus simple, sans angles, et par le carré ils désignent les quatre éléments, comme s'ils disaient de prendre une figure corporelle susceptible d'être trouvée, de la diviser dans les quatre couleurs élémentaires pour obtenir un quadrilatère aux quatre côtés égaux. Tout le monde comprend que cette quadrature est physique et convient à la nature. Aussi elle procure plus d'utilité à l'Etat et plus de gloire à l'esprit humain que cette autre quadrature mathématique, qui est purement théorique ou séparée de la matière.
Pour apprendre la première quadrature naturelle, il faut explorer la géométrie qui traite des corps solides ; reconnaître la profondeur des figures solides, de la Sphère et du cube par exemple, et la faire passer dans la pratique ou l'application manuelle. Si le tour ou la circonférence de la Sphère est de 32 pieds, de quelle longueur sera l'un des côtés du cube pour égaler la capacité de la sphère ? Inversement, si la Sphère a un volume de 32 mesures et tant de circonférence, de combien sera un côté du cube pour occuper un volume égal, ou en considérant le volume que contient la sphère ou le cube, par rapport au nombre de pieds de chaque circonférence ? Les philosophes veulent de même que le carré soit réduit en un triangle, c'est-à-dire en corps, esprit et âme. Ces trois apparaissent sous la forme de trois couleurs qui précèdent le rouge, à savoir le corps ou terre dans le Noir de Saturne, l'esprit dans la blancheur lunaire, en tant qu'eau, l'âme ou air dans le jaune du Soleil. Le triangle sera alors parfait mais il doit être de nouveau changé en cercle, c'est-à-dire en rouge invariable. Par cette opération la femme est changée en mâle et devient une seule chose avec lui et le sénaire est transformé dans le premier des nombres parfaits par un qui est deux, ayant fait retour à la monade, en qui résident la tranquillité et la paix éternelles.

EMBLEMA XXII.

Plumbo habito candido fac opus mulierum, hocest, Coque.

(Après t'être procuré du plomb blanc, opère l'œuvre des femmes, c'est-à-dire cuis.)

Epigramma XXII.

Quisquis amas facilimultum prœstare labore,
Saturni in faciem (quœ nigra) spargenives :
Et dalbitur tibi materies albissima plumbi,
Post quod, fœmineum, nil sisi resta opus.
Tum Coque, ceu mulier, quœ collocat ignibus ollas,
Fac sedut in propis Truta liquefcat aquis.

Tu aimes retirer grand fruit d'un peu de peine ?
De neige enduis le noir visage de Saturne.
La matière d'un plomb très blanc t'apparaîtra.
Tu n'auras plus alors que le travail des femmes.
Elles placent au feu leurs chaudrons. Cuis de même,
Mais il faut que la truite en ses eaux se dissolve.

DISCOURS XXII.

On place aux carrefours des statues de Mercure en même temps qu'une indication, et une inscription pour conduire dans le bon chemin les voyageurs hésitants. De même aussi les philosophes parsèment leurs livres allégoriques et ambigus de quelques phrases incisives pour que l'investigateur de la vérité soit, grâce à elles, prévenu et comme conduit par la main sur le véritable sentier. Le présent titre emblématique est l'une d'elles. Le sens en est que de l'airain philosophique on doit faire du plomb, et avec le plomb, de l'étain, que Geber appelle plomb blanc, en même temps qu'il enseigne comment on passe de Saturne à Jupiter en lavant avec Mercure. C'est pourquoi il faut ajouter foi à cet indice, tout semblable qu'il soit à un radotage de vieillard, pour le cas où il révélerait où se trouvent les bœufs philosophiques, puisque, dit-il, les montagnes les détenaient, et qu'ils étaient sous ces montagnes. Beaucoup en effet, comme l'atteste Arnaud dans sa Nouvelle Lumière, au chapitre Ier, errent dans les montagnes sans connaître ces animaux. Pourtant ils sont vendus publiquement à un prix minime. Au sommet des montagnes, même l'été, on observe parfois des neiges et très souvent des nuages qui, à la façon d'une vapeur ou d'une eau, lavent le plomb noir et le changent en blancheur. Au fond des vallées, dans leur creux, on trouve des cristaux de glace congelés et durcis, en même temps que la pierre spéculaire et le talc dont l'usage est recommandé pour la blancheur et l'agrément du teint, si l'on en fait une huile. Mais l'on y trouve surtout un clair Mercure qui court ; bien préparé, il guérit Saturne de ses taches et le porte sur le trône de Jupiter. Mais Saturne et Jupiter ne doivent pas être entendus comme des corps vulgaires, car les métaux vulgaires n'entrent pas dans l'œuvre physique, mais ce sont des corps préparés et rendus naturels au moyen d'une longue préparation.

Saturne est le père de tous les Gentils, ou plutôt de tous les hommes d'or et la première porte des secrets. Son fils Jupiter lui succéda, il mit fin au règne de son père et lui ôta sa virilité afin, évidemment, qu'il n'engendre plus d'enfants. De son membre viril projeté dans la mer naquit Vénus, la plus belle des femmes. De Jupiter, qui est le plomb blanc préparé, naquirent les autres planètes : Mars de Junon, Mercure de Maïa fille d'Atlas, roi de Mauritanie, la Lune et le Soleil de Latone. Tous les quatre viennent au jour au moyen de la simple coction, qui est l'œuvre des femmes. On entend par coction la maturation ou dispersion des parties crues, qui s'opère grâce à Vulcain dans les vases de la philosophie. Il ne faut pas croire en effet que ce soit la cuisson vulgaire quant à la manière d'opérer, mais l'une et l'autre ont une même fin ; car de même que la femme amène à maturité des poissons dans l'eau, c'est-à-dire résout en air et en eau toute leur humidité superflue, les fait bouillir et cuire, le philosophe agit pareillement avec son sujet. Il le fait macérer dans sa propre eau, qui est plus forte que le vinaigre le plus aigre, le liquéfie avec elle, le dissout, le coagule, le fixe dans le vase d'Hermès dont les jointures sont très rigoureusement fermées, comme il convient, de peur que l'eau ne s'exhale et que le contenu du vase ne soit brûlé. C'est le vase au-dessus du vase, et la marmite philosophique, le bain laconien dans lequel le vieillard transpire.

Il en est qui font bouillir les poissons, les crabes, les écrevisses ou les pois frais dans une double marmite, de façon que la matière à cuire soit dans la marmite supérieure et l'eau seule dans la marmite inférieure. Les marmites sont disposées l'une sur l'autre et entourées de cercles pour empê-

cher que la vapeur ne s'échappe. Grâce à ce procédé la vapeur d'eau monte seule, pénètre et fait mûrir le contenu, le rend tendre et mou d'une façon beaucoup plus parfaite que s'il avait bouilli dans l'eau. C'est le procédé des philosophes digne d'éloges au plus haut point ; par lui, ils amollissent ce qui est dur, dissolvent ce qui est compact, raréfient ce qui est dense. C'est en effet l'air, c'est-à-dire une vapeur insensible, qui fait mûrir les fruits dans les arbres, les cuit et les amène a la perfection, et non l'eau crue et froide en tant que telle. C'est l'air aussi qui, dans les jardins des Hespérides, teint et colore les pommes d'or. Car, si l'on observe bien, l'ébullition de l'eau, par le moyen de laquelle les' viandes crues sont cuites jusqu'à ce qu'elles soient bonnes à manger, n'est rien d'autre que la raréfaction de l'eau et sa transmutation en vapeur aérienne, puisque les bulles sont de l'air contenu à l'intérieur de l'eau, qui s'évanouissent facilement, l'air sorti de l'eau se transportant dans sa sphère et l'eau se transportant dans son centre.